

GEORGES VALLET  
LES GRECS EN CAMPANIE \*

Je l'ai dit aux organisateurs de notre Colloque, et notamment à mon vieil ami M. Pallottino: ce n'est pas à moi qu'il fallait confier le rapport sur le thème «Les Grecs en Campanie», thème qui a aujourd'hui une importance toute particulière. De fait, la Campanie préromaine, dont on sait le rôle qu'elle a joué dans la diffusion de l'hellénisme occidental, est un terrain privilégié pour l'étude de toutes les formes de contacts qui se produisent entre populations d'origine et de culture différentes, puisqu'au binôme Grecs et indigènes, dont l'étude récemment rajeunie par des données nouvelles et surtout par un enrichissement de la problématique elle-même a suscité tant d'intérêt au cours des dernières décennies, à ce binôme, disais-je, vient s'ajouter, de Capoue à Salerne, la présence, dont l'importance historique n'a été saisie que récemment, d'un fort élément étrusque qui sera étudié ici-même par G. Colonna. Au-delà des rapports singuliers de Vallet, Colonna et D'Agostino, c'est donc ce problème des contacts de culture qui, avec des acteurs privilégiés (je parle des Chalcidiens, des Étrusques, des populations locales, et non des rapporteurs) sera au fond de nos débats. C'est pourquoi il aurait été utile d'avoir d'abord une présentation des nouvelles données archéologiques que, par chance, a rapidement esquissée A. De Franciscis. Après un bilan archéologique détaillé, il aurait été plus facile de dégager, avec l'étude de ses grandes composantes, puis avec l'examen des formes multiples de contacts, la problématique d'une histoire, qui n'est pas simple, et d'une acculturation dont la structure est peu commune. De surcroît, si G. Colonna et B. D'Agostino sont

\* Ce texte est celui qui a été prononcé en 1981. Il n'a subi ni changement, ni «aggiornamento»: cela vaut pour la documentation archéologique et pour la bibliographie. J'ajouterai seulement ceci: au moment où je corrige les premières épreuves (juin 1985), paraît le volume *Il Commercio etrusco arcaico* (colloque de 1983). On y trouvera de nombreuses informations utiles, notamment dans l'article de Cl. Albore Livadie, *La situazione in Campania*, p. 127-154.

parfaitement outillés pour traiter leur thème, je reconnais en revanche avoir suivi d'assez loin, au cours des dernières années, les recherches archéologiques récentes dans la Campanie préromaine. Certes, il ne s'agit pas de tout dire ici, et nous devons, les uns et les autres, être sélectifs, en fonction du thème du Colloque. Mais, je l'avoue, il y aura peut-être dans mon rapide exposé des lacunes qui ne seront pas dues à cette volonté sélective, mais à mon ignorance. En tout cas, je tiens à dire la dette de reconnaissance qui est la mienne envers les archéologues qui travaillent en Campanie et qui m'ont mis au courant des dernières recherches avec une générosité et une patience à laquelle je veux rendre un public hommage. Outre les institutions (les Surintendances concernées), je tiens à citer ici le nom de deux personnes, sans l'aide desquelles je n'aurais pas accepté de faire cet exposé: G. Tocco, Soprintendente Aggiunta à la Surintendance archéologique de Campanie, Cl. Albore-Livadie, du Centre Jean Bérard, qui, en tant qu'archéologues de terrain et qu'historiennes de la Campanie, travaillent depuis des années sur ces problèmes que, non sans embarras et avec la conscience d'être superficiel, je vais aborder devant vous maintenant.

Malgré le mélange d'indications ponctuelles et d'observations plus générales, j'ai préféré, en accord avec les organisateurs du Congrès, donner à mon rapport un caractère synthétique: d'où l'absence de notes et de références de détail. Outre les informations archéologiques auxquelles je faisais allusion plus haut, mes réflexions doivent beaucoup à un certain nombre de chapitres sur l'histoire de la Campanie qui figurent dans des ouvrages généraux — dont certains très récents — et qui sont dus aux meilleurs spécialistes. Je citerai ici notamment la *Storia di Napoli* (1967) avec notamment les deux importantes contributions de G. Pugliese Carratelli (j'en reparlerai plus loin) et surtout de E. Lepore (Napoli greco-romana, vita politica e sociale); la *Storia della Campania* (1976) avec les articles de W. Johannowski, G. D'Henry, G. Bailo Modesti, B. D'Agostino, P. Gastaldi, E. et A. Greco (la cultura materiale), et de E. Lepore (la Campania nell'antichità); l'excellent chapitre intitulé La Campania (par B. D'Agostino) dans le second volume de *Popoli e civiltà dell'Italia antica* (1974); enfin le volume *Italy before the Romans* (1979), publié par les soins de D. et F. Ridgway, avec, entre autres, le chapitre II dû à M. Frederiksen (The Etruscans in Campania). J'ai utilisé également le rapport que le même M. Frederiksen a présenté au Convegno internazionale di Studi Numismatici di Naples en 1980 (Naples and the history of the Western Greeks in the V century b.c.). Ce rapport est encore inédit; mais plus encore que remercier ici l'équipe du Centro Internazionale di Numismatica qui m'ont permis de l'utiliser, je voudrais évoquer ici, devant ses meilleurs amis, le souvenir de M. Frederiksen, dont nous avons tous ressenti si douloureusement la perte. C'est à sa mémoire que je dédie ce trop modeste rapport.

Avant d'arriver au détail des faits, deux remarques préalables. Du point de vue du cadre géographique, je limiterai la Campanie à celle de Polybe, avec l'articulation que l'on sait en quatre parties: l'*ager Falernus* au nord du Volturne, la *paralia*, c'est-à-dire la bande côtière avec les villes maritimes de Cumès à Dicearchia et à Neapolis, la plaine de Nola et de Nuceria et, au nord, la plaine autour de Capoue avec Cales et Teano qui complétaient l'arrière pays montagneux. J'engloberai dans la zone côtière les beaux rivages avec la presqu'île de Sorrente jusqu'aux abords de Salerne, mais je laisserai de côté les zones plus au sud, de Pontecagnano à Paestum. D'autre part, je ne serai qu'en partie fidèle au cadre historique qu'ont fixé les organisateurs du colloque: j'insisterai sur le VI<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> siècle, mais en m'arrêtant pratiquement aux années 420 qui virent la prise de Capoue et de Cumès par les Samnites; en revanche, si je m'arrête plus haut qu'il n'avait été souhaité, je n'hésiterai pas à remonter de-ci de-là au début de l'archaïsme sans lequel, je crois, il est difficile de saisir l'aspect spécifique de la présence des Grecs en Campanie aux VI et V siècles avant notre ère.

J'ai insisté assez sur l'importance du thème des rencontres de cultures pour pouvoir maintenant aborder, dans un premier temps, l'étude de ces Grecs en Campanie dans une perspective étroitement grecque. Ce faisant, je réponds, je pense, aux vœux des responsables de ce Congrès qui sans doute m'ont confié ce rapport en pensant aux recherches que j'avais menées naguère sur les cités chalcidiennes du Détroit et de Sicile; mais, de surcroît, je pense qu'il est intéressant pour nous de comparer, si possible, dans leur réalité historique et en tout cas dans l'image qu'en ont eue les historiens de la colonisation, la situation de ces Chalcidiens de Campanie avec ceux qui, plus au sud, occupèrent le Détroit et une large part de la côte orientale de Sicile, depuis Zancle-Messine jusqu'à Leontinoi. Cette première approche m'amène à souligner quatre points qui, isolément, peuvent sembler d'une grande banalité, mais dont la convergence importe.

D'abord Cumès apparaît comme une colonie lointaine et isolée. Cela est évident en soi, mais le fait prend une importance certaine si on l'oppose à ce chapelet de poleis que les Chalcidiens, au même moment où ils fondaient Cumès, installaient en Sicile orientale. Je sais bien que la conscience de ce *χαλκιδικὸν γένος*, dont Thucydide est le premier à souligner l'importance, est sans doute un fait qui, politiquement, a été exploité au V<sup>e</sup> siècle, à partir du moment où les tyrans de Gela puis de Syracuse instaurant une politique qu'il faut bien appeler impérialiste devenaient par là-même «antichalcidiens» Il n'en reste pas moins que, avec Pithécusses (que je laisse ici délibérément de côté), Cumès apparaît comme le point d'aboutissement lointain de navigations dans la Tyrrhénienne du Nord. En 1979, au XIX<sup>e</sup> Congrès de Tarente, j'ai eu

l'occasion de refaire un bilan sur les cités chalcidiennes de Sicile. Même si les *Atti* ne sont pas aujourd'hui à notre disposition, je ne reprendrai ici ni mes analyses ni mes conclusions, sauf sur un point: je disais que, à bien relire Thucydide, on pourrait avoir l'impression qu'il y avait eu, au départ, sinon deux aires de colonisation chalcidienne dans l'Ouest, au moins deux mouvements traduisant des finalités différentes. Je sais bien qu'il faut éviter les schémas traditionnels, mais il ne suffit pas non plus qu'on ait trop insisté naguère sur l'opposition entre une colonisation de peuplement et une colonisation dite commerciale pour qu'il faille aujourd'hui renoncer complètement à un concept qui reste opératoire. Or — je renvoie ici à mes analyses de Tarente — j'ai l'impression que le texte de Thucydide (je parle évidemment du début du Livre VI) oppose l'action de Théoclès, le héros de Naxos et le fondateur des cités chalcidiennes du Sud (et n'oublions pas que Théoclès et ses Chalcidiens, comme pour s'emparer d'un vaste espace et de toute la plaine de Catane, fondent Leontinoi avant Catane) à la fondation des cités du Détroit liées à Pithécusses et à Cumes. Je schématise ici de façon excessive ce qui n'est qu'une impression: on dirait que, d'un côté, il y a Pithécusses, Cumes, Zancle et Rhégion (avec des obscurités certaines, telle que l'allusion aux pirates de Cumes participant à une première fondation de Zancle, mais en tout cas Rhégion est fondée à l'appel de Zancle) et de l'autre, par opposition aux étapes de cette route chalcidienne vers le nord, des colonies de peuplement où le territoire joue un rôle fondamental.

Deuxième remarque: cette Cumes lointaine, elle se trouve dans une contrée, dans une région dont les contours et le concept même ne sont pas clairs. Quelle différence pour les Grecs entre la Sicile ou la Grande-Grèce d'une part et ce que nous appelons la Campanie. Comme le dit Thucydide à propos de Zancle, Cumes c'est la ville chalcidienne du pays des Opiques (VI,2: τῆς ἐν Οπικία χαλκιδικῆς πόλεως ) et E. Lepore a eu raison d'écrire que la Campanie n'est pas une région naturelle pour l'homme antique: «In fondo, écrit Lepore dans la *Storia della Campania*, p. 27, ancora nel II secolo a.C. a Polibio mancava la nozione stessa della ragione come unità: conosceva i Campani, ma ai popoli che li avevano preceduti, attribuiva «il paese intorno al cratere». A. De Franciscis a déjà évoqué tout à l'heure cette notion de terre volcanique: en tout cas, pour les auteurs grecs, Cumes reste la ville chalcidienne du pays des Opiques (pour Cumes archaïque, je renvoie aux importantes contributions de G. Buchner, *Cuma nell'VIII secolo a.C. osservata dalla prospettiva di Pithecusa* et de G. Pugliese Carratelli, *Problemi della storia di Cuma arcaica*, dans *I Campi Flegrei ... Atti del Convegno Lincei*, 1977).

Mais cette référence au pays des Opiques n'empêche pas — et c'est ma troisième observation — que les auteurs grecs avouent ne pas très

bien savoir qui sont ces populations qui habitent ce que nous appelons la Campanie: pour Hécateé de Milet, Nola est une ville des Ausones; un siècle plus tard, Antiochos indique que cette région est habitée par les Ausones que l'on appelle aussi Opiques, alors que, pour Polybe, il s'agit là de deux peuples différents installés autour du Golfe de Naples. Relisons aussi Strabon: «D'autres disent que, autour du Golfe de Naples, habitaient d'abord les Opiques et les Ausones, puis que les Sidicins, une tribu osque, s'emparèrent de la région; ceux-ci auraient été chassés pas les habitants de Cumes, avant que ceux-ci ne le soient à leur tour par les Tyrrhènes» (V, C. 242). Ces indications complexes sur les populations locales, qui ont été soigneusement étudiées par E. Lepore dans la *Storia di Napoli* et dans d'autres travaux récents (*Gli Ausoni e il più antico popolamento della Campania: leggende delle origini, tradizioni antiche e realtà culturali* dans *Arch. Storico di terra di lavoro*, vol. V, 1976-77 et *Timeo in Strabone V*, 4, 3, C 242-243 e le origini campane dans *Hommages à J. Heurgon*, Rome, 1976, p. 551-571), s'opposent singulièrement à ce que nous savons des populations indigènes auxquelles ont affaire les cités chalcidiennes de Sicile: ce sont des Sicules et les seules hésitations des auteurs anciens concernent la date à laquelle on pense que ceux-ci ont franchi le Déroit.

Dernière observation, la plus importante sans doute: comme l'avait déjà bien souligné J. Heurgon dans son *Capoue préromaine*, les auteurs anciens savent que des Étrusques se sont installés et ont vécu en Campanie. Il ne m'appartient pas de développer ici ce point, mais ce qui est sûr, c'est que, pour Capoue, pour Nuceria, Nola, Pompei, Marcina, Picentia etc., il ya, dans la tradition littéraire antique, l'affirmation d'une forte présence étrusque. Or, comé l'a bien souligné M. Frederiksen (*The Etruskans in Campania*, loc. cit., p. 279), cette tradition a été totalement rejetée par le scepticisme des historiens du siècle dernier qui y voyaient la trace d'une propagande étrusque: on a voulu alors maintenir ou développer l'image d'une priorité et d'une domination, permanente pendant tout l'archaïsme, de Cumes par rapport au monde environnant. C'était, si l'on veut, un transfert naturel dans la Campanie antique du mythe culturel de la colonisation grecque. C'est dans cette perspective — et pour cette analyse je renvoie à E. Lepore, notamment dans *Storia della Campania*, p. 30 sq.) — qu'il faut placer la discussion des historiens de la seconde moitié du XIXe et de la première moitié du XXe siècle sur notre date de la fondation de Capoue: certes, on finissait par admettre que la date de 471 a.C. transmise par Caton était trop basse et on acceptait de la relever au VIe postérieure à la fondation des colonies grecques du VIIIe siècle; cette occupation de Capoue, on l'attribuait «à l'arrivée des Étrusques qui, en suivant les vallées naturelles, descendaient du Latium vers la Campanie; et ainsi, on oubliait que, réfutant Caton, Velleius Paterculus indiquait pour la fondation de

Capoue une date correspondant à 801 avant notre ère» (E. Lepore).

Cette perspective se trouve totalement renversée aujourd'hui: nous savons que Capoue est antérieure à Cumes; nous savons que la pénétration des Étrusques dans la Campanie méridionale a eu lieu par voie de mer et que «l'étrusquisation» d'époque historique s'est faite à partir des côtes sud vers le nord et vers l'intérieur. Voici qui modifie complètement la perspective dans laquelle il faut étudier la colonisation grecque en Campanie et ses rapports avec le monde étrusque.

Après ces remarques préliminaires, où les problèmes, vous le voyez, ont toujours été côté abordés du côté des Grecs, je voudrais faire rapidement non pas un vrai état des recherches, mais essayer de dégager les lignes de force de la recherche de ces dernières années, en soulignant autant les résultats obtenus que les zones d'ombre. Probablement, je le répète, certaines lacunes seront dues à mon manque d'informations: comme nous avons la chance d'avoir ici les «addetti ai lavori» et les meilleurs spécialistes de ces problèmes, je leur demande en toute simplicité de me corriger et de me compléter partout où cela sera nécessaire.

Dans ce bilan rapide et partiel, j'envisagerai successivement, pour la clarté de l'exposé, trois points: les recherches sur la société eubéenne d'Occident, la place de Cumes dans la Méditerranée occidentale, et, après ces deux rubriques de caractère général, les rapports de Cumes avec les villes ou les populations voisines, d'abord avec Capoue, puis avec les cités de l'intérieur, enfin avec les villes et les territoires de la côte, dans le Golfe de Naples jusqu'à Salerne.

1. — Les structures familiales et sociales de la société eubéenne d'Occident représentent un des secteurs qui ont été le plus étudiés au cours de ces dernières années. L'accent a été mis sur la Campanie, et sur l'époque archaïque. Je renvoie dans ce domaine aux *Actes des colloques* organisés par le Centre Jean Bérard (*Contribution à l'étude de la société et de la colonisation eubéennes, Cahiers du Centre Jean Bérard*, II, 1975 et *Nouvelles contributions..., Cahiers du Centre Jean Bérard*, VI, 1981) au cours desquels des rapports importants, tant dans le domaine archéologique que sur le plan historique, ont permis de dégager les grandes lignes de l'organisation de cette société coloniale: à travers notamment l'étude des nécropoles — on a beaucoup parlé des tombes «princières» — on a vu se dégager l'existence d'une «société aristocratique qui aime le snobisme luxueux, qui lutte avec ses voisins pour le pouvoir et qui est structurée en lignées gentilices» (E. Lepore, *Storia della Campania*, p. 32). Ces études historiques fondées sur les données de l'archéologie ont trouvé le meilleur terrain d'application pour le haut archaïsme, mais

l'étude toute récente de Valenza Mele (à paraître dans *Nouvelles contributions à l'étude de la société et de la colonisation eubéenne*) consacrée à «la nécropole de Cumès aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles av. J.-C. et la crise d'une aristocratie» montre que, «malgrado la situazione archeologica tutt'altro che felice di Cuma», un examen attentif des trouvailles opérées au cours des fouilles anciennes de Stevens (1878-1893) prouve une correspondance instructive entre les données littéraires et celles de l'archéologie: les «innovations» qui apparaissent dans les nécropoles sont à mettre en rapport avec la crise de l'aristocratie et l'apparition d'Aristodémos sur la scène de l'histoire.

Bref, toutes ces études, de Cl. Albore Livadie, de W. Johannowski, de B. D'Agostino, de G. Buchner, de A. et V. Mele, de E. Lepore (je cite des exemples et je sais que je ne suis pas complet) permettent de dégager un certain tableau de la société eubéenne de Campanie, ou si l'on veut de la «société cumaine».

Faut-il souligner une fois encore que le tableau de cette société apparaît différent de ce que nous croyons savoir (j'insiste plus sur le «croyons» que sur le «savoir») des colonies chalcidiennes de Sicile? Ce n'est pas le lieu de développer ici ce point et je renvoie aux indications que P. Pelagatti et moi-même avons pu donner à ce sujet dans le chapitre de la *Sicilia antica* consacré aux nécropoles des cités grecques de Sicile: à l'exception peut-être de Lentini, où P. Orsi suggérerait l'existence d'une «nécropole aristocratique», celle-là même qui fut pillée par des clandestins à la fin du siècle dernier et dont une partie du matériel fut acquis par le musée de Berlin, nous ne connaissons pas de «tombes princières» pour les cités chalcidiennes de Sicile, il n'y a pas d'armes dans les tombes et — je sais bien qu'on ne devrait comparer que ce qui est comparable — le faciès d'une nécropole archaïque comme celle de Milazzo (Mylai) apparaît comme bien différent de celui qui si dégage des recherches récentes sur le matériel des tombes de Cumès.

2. — Un second point qui a fait l'objet de nombreuses études au cours de ces dernières années est la place tenue ou le rôle joué par Cumès ou les Grecs de Campanie dans l'histoire des grands mouvements de commerce et de civilisation dans la Méditerranée. Je ne peux que donner ici des indications schématiques, et, non sans arbitraire, je choisirai de souligner certains points au détriment d'autres. Il convient de toute façon de se référer dans ce domaine aux études de E. Lepore et de G. Pugliese Carratelli dans la *Storia di Napoli* (le titre de l'article de Pugliese est significatif: *Cuma nella storia del Mediterraneo*) et, dans une autre perspective, du même Pugliese, le rapport intitulé *Problemi della storia di Cuma arcaica* publié dans les *Atti* déjà cités du Colloque de l'Académie des Lincei sur les Champs Phlégréens. Il ne s'agit pas pour

nous d'esquisser ici la place de la Campanie grecque dans ces échanges ou dans l'histoire méditerranéenne, mais seulement d'évoquer quelques aspects de ces contacts importants pour l'Occident grec: tels sont par exemple les contacts des Grecs de Campanie avec l'Asie Mineure, Phocée, Milet, Samos et ce n'est pas par hasard que, vers les années 530, les Cumains accueillirent une colonie de Samiens qui transformèrent le port de Cumes en une véritable ville à laquelle fut donné le beau nom de Dicearchia; évoquons pour mémoire les rapports avec Rome, avec les villes du Détroit et, surtout, les rapports avec la Sicile. L'histoire en est connue, et, pour me limiter ici à un exemple, on sait comment les Cumains en 474 av. J.C. sollicitèrent l'aide de Hiéron qui, au même moment, s'illustrait par une politique violemment antichalcidienne en Sicile et comment le tyran, pour affirmer sa présence dans le golfe de Naples, s'empara d'Ischia (Strab., V C 240): c'est alors que fut créée Neapolis.

Tout cela est bien connu. J'aimerais dire un mot également des rapports de cette Campanie grecque avec Athènes, dont on a souvent souligné le rôle primordial qu'elle a joué dans la Tyrrhénienne, notamment au VI<sup>e</sup> siècle. Deux périodes me semblent particulièrement importantes à souligner dans l'histoire de ces rapports: pour le premier quart du VI<sup>e</sup> siècle, un certain nombre d'importations attiques apparaissent aussi bien à Cumes que dans les cités de l'intérieur (Caudium, Nola). Or, on le sait, les importations attiques sont alors encore rares en Occident (Marseille, Tarente, Cerveteri). C'est sans doute, comme le suggère B. D'Agostino (*Popoli...*, p. 308), la première apparition d'une route maritime qui doit laisser de côté de nombreux marchés encore bloqués par le monopole corinthien. En tout cas, la distribution de cette céramique montre, sans doute, quelle était la fonction commerciale de Cumes avec les centres de l'arrière-pays.

Si nous laissons de côté toute la période, d'un siècle à peu près, qui va des années 580/570 aux années 480/470, période qui fut celle du commerce le plus intense d'Athènes ou du moins celle où les importations attiques sur les côtes de la Tyrrhénienne sont les plus abondantes, la seconde moitié du Ve siècle est, pour notre propos, pleine d'intérêt. Rappelons d'abord d'un mot ce qu'était la politique d'Athènes dans la Tyrrhénienne avant le milieu du Ve siècle: après la disparition de Hiéron, au moment du traité d'Athènes avec Rhégion (vers 460), arrive à Naples l'amiral Diotimos et l'on institue une cérémonie en faveur de la Sirène Parthénope: le fait est à replacer dans le cadre de la politique étrangère de Périclès qui vise à l'hégémonie et au contrôle des importations de blé. Or, qu'en est-il après le milieu du Ve siècle?

Dans la *Storia di Napoli*, E. Lepore (I, p. 198 et 321) utilisant des données archéologiques que nous avons cru pouvoir regrouper ensemble, suggérait l'évolution suivante: les importations attiques en Campa-

nie diminuent à partir du milieu du Ve siècle et subissent, après les années 425, une chute rapide et très sensible. Or, peu de temps après ces conclusions, l'examen de tout un matériel attique inédit provenant de Campanie, auquel procéda C.G. Franciosi dans une étude importante, malheureusement non publiée, mais qu'il a bien voulu déposer à la Bibliothèque du Centre Jean Bérard, obligeait à modifier sensiblement cette vision des faits: pour le dernier quart du Ve siècle et pour le IVe, il y a, notamment dans les cités de l'intérieur, beaucoup plus d'importations attiques qu'on ne le soupçonnait. A côté des quelques vases connus pour Naples pour le dernier quart du Ve siècle, il faut maintenant citer une cinquantaine de vases attiques à Nola, 25 à Suessula, 14 à Capoue et ce qui est vrai pour la fin du Ve siècle ne l'est pas moins pour le IVe. C'est dire qu'Athènes semble bien avoir conservé alors une présence active dans la Tyrrhénienne et qu'elle devait acheter «avec sa médiocre céramique à figures rouges les produits alimentaires, et notamment le blé, dont elle ne pouvait se passer; un commerce d'approvisionnement se substituait ainsi à un vaste commerce «international» (D'Agostino, *Popoli*, p. 195).

3. — Voilà quelques-unes des considérations générales que, s'appuyant sur des données archéologiques et en les confrontant avec celles de la tradition littéraire, les historiens de la Campanie grecque nous ont présentées au cours des dernières années. Il me faudrait maintenant serrer de plus près le problème et essayer d'évoquer, de façon la moins inexacte possible, les rapports de Cumès avec sa voisine proche Capoue (moins de 40 km séparent les deux villes), puis avec les cités de l'intérieur, enfin avec les villes de la côte sud.

C'est là que je me tourne vers les organisateurs du Congrès et surtout vers les archéologues qui, au cours des dernières années, ont travaillé sur ces sites. Il nous faudrait maintenant un bilan des principales découvertes. J'ai dit plus haut que, pour des raisons chronologiques (entre autres), je laissais de côté Pithécusses et, pour des raisons géographiques (entre autres), je ne prenais pas en considération la zone de Pontecagnano, Fratte, bref le pays entre Salerne et Paestum. Ces sites exclus, quels sont ceux pour lesquels nous avons des données précises? Mettons au nombre de ceux-ci, avec un certain optimisme, les hauteurs de Pizzo Falcone (Naples), Nola, Vico Equense; pour Cumès même, après les vieilles fouilles et les recherches récentes dans les magasins auxquels j'ai fait allusion tout à l'heure, il nous faudrait maintenant des indications sur les fouilles en cours ou en projet, que personne ne pourrait nous présenter mieux que G. Tocco. Cela dit, que savons-nous, par exemple, au sud, de Sorrente, de Castellammare, au nord, de Calatia, de Teano, de Sinuessa et, à l'intérieur, de Presenzano, d'Alife, d'Avella ou de

Montesarchio? Or, sur beaucoup de ces sites, on a travaillé, et on travaille, et les recherches qui s'y font sont importantes et de qualité. Mais, en attendant les publications, il faut bien dire qu'on ne sait pas grand chose.

Plus qu'ailleurs, il faudrait ici les efforts conjugués de l'archéologue et de l'historien: faute de quoi, le thème dont nous parlons des contacts des cultures ne peut être abordé que comme un exercice de style. Ce qu'il nous faudrait, ce sont non seulement des publications de fouilles, mais des monographies, et aussi, sur un plan général, ces études qui, à travers les analyses précises de type ou de série de matériel, permettent à la fois, aujourd'hui, des identifications précises des objets et, grâce à des inventaires publiés, des indications sur la circulation hier de ces mêmes objets. Des travaux importants ont été déjà réalisés dans ces domaines par des auteurs italiens notamment. Mais prenons par exemple le cas des amphores: il faudrait pouvoir identifier avec le maximum de certitude l'amphore étrusque, l'amphore corinthienne, l'amphore ionio-massaliète ou phocéo-massaliète, l'amphore de Chio etc... pour avoir une base qui permette une approche non seulement de ces objets, que naguère Villard et moi-même appelions des objets-récipients, mais du commerce de leur contenu. Alors, mais alors seulement, on pourra aborder les différents aspects de la circulation de ces marchandises. C'est pourquoi — c'est une information que je donne en passant — nous avons décidé de constituer, au Centre Jean Bérard, un groupe de travail italo-français pour coordonner les recherches, qui commencent à devenir nombreuses et importantes sur ce thème des amphores. Le travail, certes, est considérable, et il est inutile de dire que toutes les compétences et toutes les bonnes volontés nous seront plus que précieuses, indispensables.

Revenons maintenant — et les considérations qui précèdent montrent qu'il y aura dans mon prépos plus de questions que de réponses — aux rapports qui ont pu exister entre Cumes et les centres ou les populations voisines.

3.1. — J'hésite à aborder ici le problème des rapports entre Cumes et Capoue, et, si je le fais, c'est pour forcer ceux qui connaissent le mieux la question — en premier lieu notre ami W. Johannowski — à intervenir. Si on accepte pour le moment de procéder par grandes lignes, il me semble que l'on peut dire ceci: avant la fondation de Cumes et sans doute même avant la fondation de Pithécusses, les premiers contacts des Grecs avec Capoue et Véies, dont on a souligné souvent, pour l'une comme pour l'autre, la position exceptionnelle comme carrefour des routes et des trafics, avaient provoqué une transformation rapide des structures socio-économiques de ces centres. Puis, vers le milieu de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, les Grecs s'installent sur

l'acropole de Cumès. A partir de ce moment — le phénomène est évidemment général et lié à l'ensemble de la colonisation, non à la fondation de Cumès — le commerce de Corinthe se substitue dans une large mesure à ces premiers trafics euboïco-cycladiques. Or, il ne semble pas que les importations grecques soient alors très nombreuses à Capoue et cela jusque dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Tout se passe comme si Capoue «après avoir joué un rôle éminent dans les échanges antérieurs à la fondation de Cumès se trouvait par la suite réduite à un rôle de second plan» (D'Agostino, *Popoli*, p. 189). Puis, pour un laps de temps assez court, Capoue aurait retrouvé à partir de la fin du VI<sup>e</sup> siècle un moment de grand rayonnement sur le plan économique et culturel.

Peut-on serrer de plus près les rapports entre les deux villes? Avant même d'interroger l'archéologue, on voit, évidemment, les problèmes que l'historien se pose: où était, vers le nord, la limite du territoire de Cumès? Comment pour Capoue, qui n'est pas sur le Volturne mais qui est à peu près à la même distance de la côte que Rome, se posait le problème des rapports avec la mer? Autrement dit les échanges de Capoue hors de son territoire étaient-ils essentiellement maritimes, et auquel cas quel était son port? ou faut-il aussi ne pas sous-estimer l'importance d'un trafic terrestre à partir du Latium et, si l'on veut, de Préneste. On ne peut pas ne pas poser la question quand on observe que, au VII<sup>e</sup> siècle par exemple, Capoue semble avoir eu, en ce qui concerne les échanges, un facies assez différent de celui de Cumès, et cela n'est pas vrai seulement, comme nous l'avons vu, pour les importations grecques: Capoue reçoit du bucchero sottile de Caere, qu'on ne trouve pas, semble-t-il, à Cumès; à Capoue et à Cales, on trouve ces «plats à bord perlé» et les oenochoès de style rhodien mais de fabrication étrusque qui n'ont pas été notées à Cumès, mais qui ont été signalées à Montesarchio, Cairano, Oliveto Citra et Melfi. Alors? Nos données archéologiques ne sont-elles pas trop lacunaires, et est-il raisonnable d'exclure la réponse, facile mais souvent vraie, du hasard des trouvailles? La question se pose d'autant plus que, à partir du début du VI<sup>e</sup> siècle, la situation semble assez différente, puisqu'on connaît à Capoue comme importations grecques des bronzes laconiens, les vases corinthiens qui semblent le mobilier préféré des tombes aristocratiques, de la céramique attique, des amphores de Samos, alors que, à Cumès, on note maintenant la présence d'importations étrusques, comme les plats à bord perlé, les lébètes de bronze, les cistes dites à cordon...

Descendons encore plus avant dans le temps: pour le VI<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> siècle, nous disposons, grâce aux trouvailles du sanctuaire du fonds Patturelli (la fouille date du siècle dernier) d'un certain nombre d'indications qui permettent un éclairage au moins partiel sur le facies culturel de Capoue: on connaît les publications, récentes et bonnes, qui ont été

faites d'une partie de ce matériel. Comment dire l'essentiel? Pour les terres-cuites architectoniques, on note à la fois des influences de Cumes (plus nettes dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle) et du Latium méridional (plus sensibles à la fin de ce même siècle). Pour la céramique à figures noires, on connaît les conclusions importantes de F. Parise-Badoni: la nombreuse production des ateliers de Capoue, qui se développe au moment où Athènes ne produit plus guère que des vases à figures rouges, s'inspire plus de la céramique étrusque à figures noires que de l'attique. Quant à l'étude de M. Bonghi-Jovino sur les terres-cuites votives, elle montre bien, elle aussi, que se mêlent d'une part une inspiration d'origine grecque et d'autre part un «langage italique». Bref, l'impression qui domine, c'est que, quels qu'aient pu être les rapports entre les établissements grecs de Campanie et Capoue, cette dernière reste, suivant la formule de B. D'Agostino, une «province culturelle étrusque». Rien d'étonnant alors à voir fleurir au IV<sup>e</sup> siècle ces «mères» campaniennes qui n'ont à peu près rien à voir avec la plastique grecque contemporaine.

3.2. — Après ces quelques indications sur les rapports entre Cumes et Capoue, indications dont je sais mieux que personne combien elles sont superficielles et lacunaires, que dire des rapports de Cumes avec l'intérieur, avec les villes et les populations de la Mesogéa et avec les Caudini? Dans ce secteur plus qu'ailleurs encore, il nous faudrait des données archéologiques précises sur des habitats comme Abella, Nola, Caudium, Satricula, Nuceria...

Je me limiterai ici à un seul exemple qui, grâce notamment aux études de E. La Rocca, de R. Doncel et surtout de M. Bonghi-Jovino, est sans doute pour nous le mieux connu. Sans entrer dans le détail des sources, traitées ici par D. Musti avec sa science coutumière, je rappelle que, pour Hécatée, Nola est une ville des Ausones, que, pour Caton et Velleius Paterculus, c'est une ville étrusque, tandis que, pour Justin et Silius Italicus, c'est une ville chalcidienne (*Chalcidica Nola*).

Les historiens de la Campanie semblent d'accord pour penser que, tout bien pesé, la vraisemblance et l'autorité d'Hécatée rendent plus plausible l'hypothèse d'une origine italique. Comme le suggère par exemple B. D'Agostino (*Popoli*, p. 207), la tradition de l'origine étrusque peut provenir de ce faciès étrusque que des villes comme Nola et Nuceria avaient acquis au VI<sup>e</sup> siècle. Que mon ami G. Colonna me pardonne si je «marche un peu sur ses plates-bandes», mais, il est difficile, devant des problèmes historiques comme ceux-là, d'isoler les composantes ethniques et culturelles et d'analyser séparément les Grecs, les Étrusques et les Italiques: ce qui est clair c'est que, à partir de la fin du VII<sup>e</sup> siècle, le bucchero envahit la Campanie. Non seulement les produits étrusques s'imposent (et le rôle de Vulci apparaît ici

prépondérant), mais la Campanie vit alors à l'heure étrusque: ses ateliers imitent ceux de l'Étrurie, les inscriptions sont étrusques et l'évolution des habitats, avec l'abandon de centres comme San Marzano, San Valentino etc... et l'apparition ou le développement d'autres agglomérations, telle Nuceria par exemple, tout cela montre que les Étrusques, dont les centres de pouvoir aristocratiques cherchent hors de leur domaine propre d'autres territoires, se sont imposés et installés en Campanie.

Revenons à Nola: c'est ce faciès étrusque du VI<sup>e</sup> siècle qui aurait donné naissance à la tradition de l'origine étrusque. Mais que dire alors de l'autre appellation, Nola, ville chalcidienne? J'accepterais assez volontiers pour mon compte l'hypothèse de E. La Rocca (*Introduzione allo studio di Nola antica*, 1971, p. 25), qui, dans le fond, est analogue celle que, nous venons de le voir, D'Agostino proposait pour l'explication de Nola ville étrusque: «l'épithète chalcidien, écrit La Rocca, doit être apparu pour une qualification purement culturelle». Oui, il est vrai que, après une première phase où il y avait eu une forte présence d'importations grecques, le commerce avec Cumes, malgré l'existence de quelques beaux vases, attiques notamment, au VI<sup>e</sup> siècle, est devenu quasi insignifiant par rapport à l'apport massif des Étrusques. Pourtant, après les deux batailles de Cumes, Nola, paradoxalement, n'apparaît pas affaiblie, mais au contraire plus forte et plus riche. C'est alors qu'affluent les vases attiques, et au moment où les importations de céramique d'Athènes connaissent en Étrurie le déclin que l'on sait, les importations attiques à Nola deviennent quantitativement et qualitativement très spectaculaires et il suffit pour s'en convaincre de songer aux collections des Musées de Berlin et de Naples. Le fait est sans doute à mettre en rapport avec la fondation de Neapolis (470 av. J.C.) qui est la marque de la domination grecque en Campanie et la «nouvelle ville» prend désormais le relais des contacts avec le monde grec.

3. 3 — La fondation de Neapolis me sert de transition naturelle pour poser le problème des rapports de Cumes avec les sites de la côte sud, ou, si l'on veut, de la présence de la colonie chalcidienne sur les côtes du Golfe de Naples et ceci dès avant la fondation de Neapolis. Là aussi, il apparaît impossible de traiter séparément l'élément grec et le reste, notamment les Étrusques. Reprenant un titre de A. Maiuri à propos de Pompéi, on écrirait volontiers «Greci e Etruschi nel Golfo di Napoli».

Ce Golfe de Naples, il s'appelle, rappelons-le, Golfe de Cumes, ce qui veut dire que, à l'époque de sa prospérité, la colonie chalcidienne avait étendu sa domination vers le sud à partir du Cap Misène, à Pouzzoles où un établissement grec s'était installé sur les pentes de la colline qui

domine le castello, sur l'îlot de Megaris (l'emplacement de l'actuel Castel dell'Ovo) et sur la côte qui lui fait face ainsi que sur la colline de Pizzofalcone. Je reviendrai tout à l'heure d'un mot sur le problème de Partenope, mais ce qui est sûr, c'est que la mise au jour partielle d'une nécropole sur la colline de Pizzofalcone, avec un matériel datable du VIIe jusqu'au milieu du VIe siècle, confirme bien l'expansion de Cumes à cette époque, qui est pour elle une époque de prospérité. Cette expansion le long de la côte ne pouvait pas ne pas créer un état de tension avec les Étrusques qui, depuis leurs établissements de l'intérieur, du Golfe de Salerne jusqu'à Capoue, exerçaient une compréhensible pression vers la côte. C'est dans ce climat qu'il faut replacer la fondation de Dicearchia, dont nous parlions tout à l'heure, avec cet établissement des Samiens qui renforçait sans aucun doute la présence de l'élément grec.

C'est dans cette problématique d'ensemble qu'il faut replacer également le problème des Grecs et des Étrusques à Pompéi. Je renvoie ici à la synthèse la plus récente, celle de E. Lepore dans *Pompei 79 (Il quadro storico)*. Comme le dit Lepore, «gli studi più recenti sembrano aver ripreso la tradizione di un unilaterale accento sul predominio greco o etrusco» (p. 21, avec la bibliographie n. 13). Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est pas facile, à partir d'éléments isolés, les uns discutables, les autres qui sont en revanche bien attestés mais dont la portée historique n'est pas claire pour autant, de définir un vrai faciès culturel. A supposer que le petit temple archaïque de Pompéi soit bien un «temple grec», en ajoutant pour la région le témoignage des importations, ou d'une inscription grecque (telle que l'inscription en caractère chalcidien sur un vase de bucchero à Nuceria vers le milieu du VIe siècle), que peut-on en conclure? On lira avec intérêt à ce sujet la discussion de E. Lepore avec lui-même: à propos du phénomène d'urbanisation bien attesté à Pompéi, peut-on dire sans hésitation, comme l'avait proposé Lepore naguère, que c'est un «fenomeno di sinecismo di stampo ellenistico» (*ibidem*, p. 14)? Aujourd'hui, les historiens, et en premier lieu Lepore, y mettraient sans doute plus de prudence.

Ce qui est sûr, c'est que pour le VIe siècle nous avons à Pompéi, à Stabies, à Vico Equense etc. une présence certaine des Étrusques qui, pour la fin du siècle, est également bien attestée à Sorrente. Nous verrons ce que dira à ce sujet tout à l'heure G. Colonna, mais nous savons déjà ce qu'il a écrit. Alors, dans quelle mesure peut-on dire comme par exemple le faisaient naguère P. Mingazzini ou G. Devoto que Sorrente était une «colonie grecque»? Il s'agit là, on le voit bien, non du problème isolé de Sorrente, mais de toutes ces villes qui ont été «fondées» ou qui se sont développées vers la fin du premier quart du VIe siècle telles, sur la côte, Vico Equense, Castellammare, Fratte ou, à l'intérieur, Nocera. C'est pourquoi une publication comme celle du

matériel provenant des nécropoles de Castellammare, avec des contributions de la regrettée O. Elia, L. D'Amore, E. Pozzi Paolini, Cl. Albore-Livadie, aura une importance particulière.

Au vrai, nous sommes au coeur des contacts non seulement entre cultures géographiquement voisines mais entre éléments culturels et ethniques différents vivant à côté les uns des autres, sans doute à l'intérieur d'un même habitat. Nous sommes loin de nos données et de nos problèmes habituels concernant les Grecs et les indigènes dans les zones de colonisation. Je pense ici, bien sûr, encore une fois à la Sicile et à la Magna Grecia et non aux terres lointaines de l'Ouest ou à la colonisation orientale, où la situation est différente. Mais, dans notre domaine sicilien ou magnogreco, les indigènes, s'ils restent, comme on dit, plus ou moins «indépendants», vivent au-delà du territoire de la polis (avec tous les problèmes de contacts, de paix ou d'état de guerre que cela peut créer) ou, autrement, il sont englobés comme forces de travail au service des habitants de la polis, avec, là aussi, tous les degrés de servage ou d'esclavage que l'on peut supposer. Par ailleurs, notre «modèle» colonial s'organise avec des poleis indépendantes (colonies primaires) ou dépendantes (colonies secondaires), mais tendant à acquérir leur autonomie, les unes et les autres situées sur la côte, avec leur territoire vers l'intérieur et c'est la polis qui possède son port où se fait l'essentiel des échanges concernant la ville et son territoire. Ce «modèle» visiblement ne s'applique pas ou s'applique mal aux villes du Golfe de Naples et de la péninsule sorrentine. Je prends un exemple, et c'est à Cl. Albore-Livadie qu'il revient de m'en avoir souligné l'importance et, en lui renouvelant ma gratitude, je la prierai, si elle le veut bien et si le temps le permet, de développer ce point plus tard dans la discussion: à Castellammare, à Vico Equense, nous trouvons des bronzes étrusques datables en gros du milieu du VI<sup>e</sup> siècle au milieu du Ve siècle, des amphores ionio-massaliètes, des amphores de Chio qui ne semblent attestées ni à Capoue ni à Cumès. Alors? D'où viennent-elles? Cl. Albore Livadie, je crois, suggérerait que, au moment du déclin de Pontecagnano (vers le milieu précisément du VI<sup>e</sup> siècle), un centre comme Fratte a pu fonctionner comme un emporion ouvert aux Grecs, même s'il se trouvait sous la domination étrusque: on y parlait étrusque, grec, osque. C'est dire qu'il faut poser, pour cette côte sud du Golfe de Naples, le problème des ports et de ces éventuels emporia qui auraient pu naître au moment où allait disparaissant le type de ces échanges organisée par les groupes aristocratiques hellénisés qui caractérisent la période précédente et qui par exemple avaient une importance particulière pour Capoue et Pontecagnano. Ainsi s'expliquerait peut-être à cette époque la prospérité que l'on peut dire exceptionnelle de ces centres de la Campanie méridionale, où l'on trouve à la fois un matériel étrusque abondant, beaucoup d'importations grecques, avec,

entre autres, les séries que je rappelais plus haut et que l'on ne trouve ni à Capoue ni à Cumès.

Le danger dans tout cela, c'est d'aller trop vite et, avant d'avoir les données certaines, de vouloir manier pour elle-même l'hypothèse. Certes la donnée archéologique ne peut s'interpréter que dans un cadre historique plus vaste: pour prendre deux faits presque contemporains qui intéressent au premier chef l'histoire du Golfe de Naples, la destruction de Parténope (vers 550 av. J.C.) que Lutatius Catulus attribue à Cumès elle-même (crainte de la concurrence créée par un «emporion» tendant à l'indépendance?) et la fondation (vers 530) de Dicearchia qui résulte d'un accord entre Cumès et les Samiens ne peuvent s'interpréter que si l'on réussit à déterminer pour le VI<sup>e</sup> siècle la position et la politique de Cumès sur le Golfe et, par ailleurs, si on a à l'esprit l'ensemble des données, concernant alors les Samiens, à Samos même et dans la Méditerranée occidentale. Mais, pour pouvoir parler, ici d'un commerce de luxe avec les aristocraties locales, pour déterminer là la volonté de renforcer un élément grec devant la menace d'un arrière-pays étrusquisé, il faut, en présence d'une problématique aussi riche et de données aussi lacunaires, accepter la nécessité du travail laborieux de la fouille d'abord et aussi, et peut-être surtout, de la publication de tout le matériel. Alors, et alors seulement, l'historien, qui, aujourd'hui, sait déjà qu'il ne peut isoler l'étude d'un élément ethnico-culturel, pourra aborder, dans la pluralité mouvante de cette zone de carrefour, l'histoire des contacts et des pénétrations réciproques de toutes ces populations qui alors habitaient ce que Polybe appelle la «zone autour du cratère».